Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 82 (1994)

Heft: 1

Artikel: Les lesbiennes : une minorité dans la minorité

Autor: Briel, Patricia

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-286721

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les lesbiennes: une minorité dans la minorité

Les lesbiennes ont de la peine à faire reconnaître leur identité sociale. Même les féministes tiennent à se démarquer.

«Lesbiennes, la fin du tabou». «Wenn Frauen Frauen lieben». «Lesbianas: el otro amor». En cet automne 1993, à quelques semaines de distance, trois grands hebdomadaires européens, le français *Globe*, l'allemand *Stern* et l'espagnol *El Pais* braquent leurs projecteurs sur le lesbianisme. *«Fini le militantisme des années huitante; les lesbiennes ont choisi de vivre leur homosexualité au quotidien et au grand jour. Depuis quelques mois, elles n'hésitent plus à s'afficher»* lit-on dans *Globe*.

S'il faut croire ces magazines, les lesbiennes seraient en train de sortir du silence dans lequel elles vivent depuis la nuit des temps. Pourtant, la réalité telle qu'elle se présente en Suisse romande ne correspond pas vraiment à cette analyse. Les lesbiennes sont partout mais ne se montrent pas. Seule structure en Suisse romande qui leur offre des activités culturelles, sociales et politiques, le Centre Natalie Barney de Genève est officiellement homosexuel depuis deux ans. Avant, l'appellation plus générique de Centre Femmes voilait une réalité qui n'osait pas dire son nom. Dans le centre de documentation de la belle villa de l'avenue Peschier à Genève, Barbara, employée de bureau, Béatrice, dactylo, Edwige, étudiante, et Sylvie, avocate, membres du Centre Natalie Barney, toutes dans la vingtaine et la trentaine, parlent de leur identité, de la difficulté de s'affirmer en tant que lesbiennes et de l'importance d'avoir un lieu à soi. Les trois premières ont accepté de donner leur prénom. Quant à Sylvie, il s'agit d'un nom d'emprunt.

«L'homosexualité est d'abord masculine.» Barbara relève en une phrase un des traits qui a longtemps caractérisé l'homosexualité féminine: son inexistence. Si dans quelques pays européens, aux Etats-Unis et en Suisse alémanique les lesbiennes commencent à faire leur «coming-out», ce n'est pas encore le cas en Suisse romande.

La conspiration du silence

L'identité lesbienne naît non seulement dans le manque de modèles, mais aussi et surtout dans le silence. Un silence de plomb qui nie tout simplement une sexualité différente, ce d'autant plus qu'il s'agit d'un désir dirigé vers les femmes. Donc pas ou peu dangereux dans un système patriarcal où l'homme et sa sexualité prennent la première place. Dans ce système, contrairement à la représentation de l'homosexualité masculine chez les hétérosexuels (bien que rejetée, elle existe en tant que telle, c'est-à-dire comme forme de sexualité irréductible au désir hétérosexuel), la représentation du lesbianisme n'est pas autonome, mais s'intègre à la sexualité masculine: en effet, la vision imaginaire de deux femmes enlacées excite le mâle qui aspire à devenir le troisième acteur, seul susceptible de satisfaire correctement (au moyen de son pénis) des femmes «qui s'amusent entre elles». Qui s'amusent, car du moment que le phallus est absent de la relation sexuelle, il ne peut s'agir à leurs yeux d'une vraie sexualité.

(Photomania)

«Les lesbiennes n'ont pas encore beaucoup d'identité en Suisse romande. Lorsqu'elles sont représentées, c'est uniquement dans leurs extrêmes. Les médias, s'ils parlent des lesbiennes – mais en général ils préfèrent parler des homosexuels masculins – récupèrent les stéréotypes» explique Barbara. (Parmi les préjugés les plus courants, on trouve la virago qui ne peut s'empêcher de caricaturer l'homme, la vicieuse à la sexualité débridée et insatiable ou la mal baisée). Béatrice, dactylo, souligne que *«les homosexuels masculins ont une histoire et un passé que nous n'avons pas encore. Ils ont l'expérience du groupe, les lesbiennes pas.»*

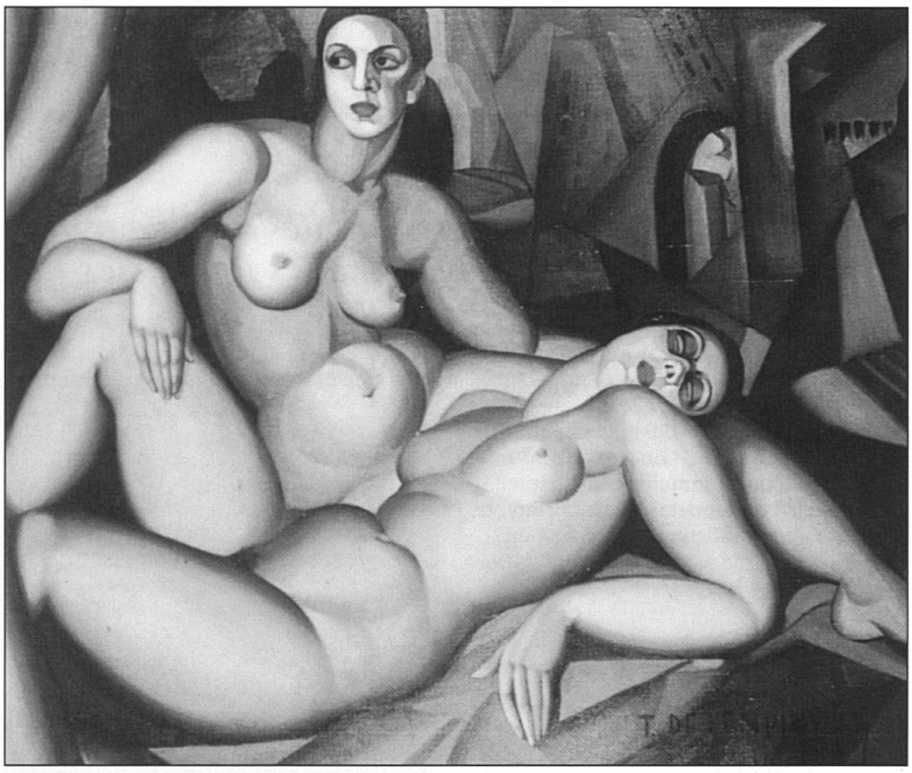
Manquant de modèles, n'ayant pratiquement pas l'expérience de la militance, les lesbiennes éprouvent de la peine à se construire une identité, peut être plus que les gays qui ont une habitude plus longue de la revendication ouverte et publique. Certaines lesbiennes vont jusqu'à sous-entendre que leur identité sexuelle est plus fragile que l'identité homosexuelle masculine. *«Nous sommes des femmes dans un monde d'hommes. Les gays ont développé une identité, une mode grâce à leur mouvement»* lance Barbara. Pour Edwige, *«la société patriarcale joue en faveur des homos masculins, même si elle les rejette».*

Rejet des féministes

Si le mouvement homosexuel féminin a de la peine à émerger, c'est qu'il est coincé entre deux pôles majeurs de défense des minorités qui ne se préoccupent pas du «sous-groupe» constitué par les lesbiennes: le féminisme et le gayisme. Nombreuses sont les homosexuelles qui ne s'identifient pas à ce dernier mouvement, souvent caractérisé par une indifférence toute patriarcale à l'égard d'une minorité

minoritaire. Et dans de nombreux cas, les féministes ont tenu à se démarquer des lesbiennes afin d'échapper au stéréotype qui voulait que toute féministe soit une «gouine». Par cette prise de distance, les féministes souhaitaient donner une légitimité à leur mouvement.

La déception pointe chez Barbara. *«Une lesbienne se construit une identité par pièces détachées, car elle n'a pas d'images auxquelles se référer. L'homosexuelle doit trouver ses propres sources. Elle ne peut pas compter sur les féministes. Pour ces femmes engagées, la défense du lesbianisme n'est pas une cause féministe, alors qu'elles sont censées soutenir les femmes faibles. J'ai l'impression que les féministes nient notre existence.»*



***Les Deux Amies*, tableau peint en 1923 par Tamara de Lempicka.** (Ed. Hazan, Paris, 1991)

Vous avez dit lesbienne?

La difficulté à se montrer et à s'engager vient aussi parfois des homosexuelles elles-mêmes, que le seul terme de lesbienne hérisse. Comme le souligne Béatrice, *«ce mot fait peur». «Lesbienne est le seul mot qui appartient aux femmes. Or, beaucoup de femmes ont de la peine à valoriser la femme en général»* renchérit Barbara. Cette dernière s'emporte contre l'homophobie qui règne même à l'intérieur du milieu homosexuel féminin. *«Le fait que le Centre Femmes se soit transformé en Centre lesbien Natalie Barney a créé des problèmes. Certaines n'ont pas voulu de l'identité lesbienne. Ce mot à une forte connotation péjorative.»*

Pour cette minorité qui cherche à exister et qui revendique une reconnaissance sociale, il est primordial de se rencontrer et de discuter. Pour fortifier une identité naissante ou déjà constituée. *«L'identité peut se construire à partir du moment où on se retrouve entre minorités. Celles-ci ont besoin de contact pour se renforcer»* affirme Barbara. Pour toutes nos interlocutrices, le Centre Natalie Barney a joué un rôle important dans l'affirmation de leur identité. Sylvie a ressenti une identité fortement fragmentée. En venant au centre, cette jeune avocate cherche à se renforcer pour pouvoir s'assumer à l'extérieur. Même chose pour Béatrice et Edwige, qui aimeraient vivre leur homosexualité en toute quiétude sur leur lieu de travail.

Silencieuses et invisibles jusqu'à nos jours, les lesbiennes commencent malgré tout à s'affirmer et à vivre de plus en plus ouvertement leur différence. Cette attitude ne va pas sans problèmes. Le poids de la norme fait encore souvent plier les échines. Alors qu'en Suisse alémanique un livre intitulé *Coming-Out*, et entièrement réalisé par des homosexuelles, vient de paraître, confirmant une tendance à l'ouverture, les lesbiennes romandes font figure de parentes pauvres du devenir public. On ne saurait les en blâmer: pour exister, il faut d'abord être nommée. Or, de ce côté-ci de la Sarine, tout le monde – médias, femmes et hommes politiques, monde culturel, etc. – semble s'accorder pour ne jamais prononcer le mot fatidique. Lequel? Mais vous savez, ces femmes qui..., les... Les quoi?

Patricia Briel

Nature ou culture?

(pbr) – L'homosexualité a longtemps été perçue sinon comme une maladie, du moins comme une perversion d'ordre pathologique. Malgré l'évolution des mœurs, l'homophobie reste un phénomène encore largement répandu dans toutes les strates de la société. Pour l'homophobe, comme pour de nombreuses personnes qui se disent tolérantes, l'homosexualité représente une forme de sexualité contre nature, dans la mesure où le sexe de l'homme et de la femme sont faits pour s'imbriquer l'un dans l'autre.

Pourtant, de tout temps, des hommes et des femmes illustres ont tenté de démontrer que l'homosexualité était aussi naturelle que l'hétérosexualité. La recherche du plaisir primant généralement chez les êtres humains sur l'envie de procréer, certains auteurs ont même accordé un caractère culturel à l'hétérosexualité. Dans la mesure où la société, pour organiser sa survie, doit favoriser de toutes les façons possibles une attitude hétérosexuelle pour lutter contre un penchant qui ne serait que trop naturel et qui pourrait signifier, à terme, la disparition de l'espèce humaine.

Ainsi André Gide écrit-il dans *Corydon*, paru de 1911 à 1924: *«Songez que, dans notre société, dans nos mœurs, tout prédestine un sexe à l'autre; tout enseigne l'hétérosexualité, tout y invite, tout y provoque, théâtre, livre, journal, exemple affiché des aînés, parade des salons, de la rue.»* Autant d'éléments visant, selon Gide, à *«maintenir au coefficient voulu l'hétérosexualité humaine* afin *d'arrêter l'espèce humaine sur la pente de ces mœurs (...) décrétées anormales.»*

Les anciens philosophes et auteurs grecs (Aristophane, Aristote, Euripide, Platon, etc.) n'ont pas cherché de causes à un phénomène qu'ils estimaient naturel. Dans *Corydon*, André Gide démontre de façon magistrale l'absence de fondement de la thèse qui veut que l'homosexualité soit contre nature. *«La vérité c'est que cet instinct, que vous appelez contre nature, a toujours existé, à peu près aussi fort, dans tous les temps et toujours et partout – comme tous les appétits naturels.»* Dans le *Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir n'hésite pas à écrire: *«Et si l'on invoque la nature, on peut dire que naturellement toute femme est homosexuelle.»*

Alors, culture ou nature? Il serait hors de propos d'apporter ici une réponse. Une chose est certaine: autant les hétérosexuels n'ont pas à justifier leur préférence sexuelle, autant de nombreux homosexuels cherchent encore aujourd'hui une légitimité à leurs pratiques. Quitte parfois à se mettre en quête d'éventuelles causes sociales, psychologiques, hormonales, et/ou génétiques.